

Denis Diderot, *Mémoires pour Catherine II*. Texte présenté par
Paul Vernière, Paris, Garnier, 1966, XLII-326 p.

Blake Hanna

Volume 2, numéro 3, octobre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036247ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036247ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hanna, B. (1966). Compte rendu de [Denis Diderot, *Mémoires pour Catherine II*. Texte présenté par Paul Vernière, Paris, Garnier, 1966, XLII-326 p.] *Études françaises*, 2(3), 367–371. <https://doi.org/10.7202/036247ar>

DENIS DIDEROT, *Mémoires pour Catherine II*. Texte présenté par Paul Vernière, Paris, Garnier, 1966, XLII-326 p.

« Votre Diderot est un homme bien extraordinaire; je ne me tire pas de mes entretiens avec lui sans avoir les cuisses meurtries et toutes noires; j'ai été obligée de mettre une table entre lui et moi pour me mettre, moi et mes membres, à l'abri de sa gesticulation. »¹ C'était en effet un homme bien extraordinaire, que l'auteur de ces *Mémoires*, décrit ici dans une lettre de Catherine II à M^{me} Geoffrin. « Je dis à Votre Majesté Impériale tout ce qui me passe par la tête ... »², déclare Diderot en ponctuant ses remarques d'un coup de doigt aux cuisses impériales. Ce sont ces remarques que nous présente M. Paul Vernière dans une nouvelle édition illustrée, suivant le texte de l'autographe de Moscou.

L'étrange amitié qui liait l'Encyclopédiste et l'Impératrice de Russie est bien connue: la vente de la bibliothèque de Diderot pour constituer la dot de sa fille; son achat par Catherine, à condition qu'il en garde la disposition sa vie durant; le paiement d'avance de ses émoluments de conservateur pour une période de cinquante ans; l'offre de publier en Russie une édition non censurée de l'*Encyclopédie*. De bienfait en bienfait, la dette du Philosophe envers l'Impératrice allait croissant. Aussi Diderot décida-t-il d'entreprendre, en 1773, le voyage de Saint-Petersbourg pour offrir de vive voix à sa bienfaitrice l'expression de ses hommages.

Le séjour de Diderot à Saint-Petersbourg dura du 8 octobre 1773 au 5 mars 1774. Pendant toute cette période, il avait ses entrées auprès de l'Impératrice au palais d'Hiver, tous les jours de deux heures à cinq. Il semble en avoir profité trois fois par semaine. Que se passa-t-il pendant ces fougueuses entrevues ? Le chancelier écoutait à la porte; les

1. *Œuvres complètes de Diderot*, J. Assézat et M. Tourneux, éd., Paris, Garnier, 1875-1877, t. XX, p. 138.

2. Denis Diderot, *Mémoires pour Catherine II*, texte présenté par Paul Vernière, Paris, Garnier, 1966, XLII-326 p.

ambassadeurs Durand de Distroff, Gunning et Solms transmettaient à Paris, à Londres et à Berlin la nouvelle de ces mystérieuses et bruyantes discussions dont personne ne savait au juste le sujet. Et Catherine, pourquoi accordait-elle à Diderot une confiance qu'elle avait toujours refusée à ses amants et à ses conseillers ? L'explication, suggère Vernière, est relativement simple : l'Impératrice, Allemande fort positive en apparence, n'était pas aussi sûre de son infaillibilité que nous sommes portés à le croire. Diderot, naïvement, veut être utile. « Elle n'a jamais eu de conseiller ni de confident ; avec Diderot, elle dispose d'une réaction vivante. »³

Reste-t-il trace de ces précieuses conversations ? Diderot n'aurait évidemment pas osé garder, parmi ses papiers personnels, les procès-verbaux de ces entrevues. Pourtant, son *Plan d'une université pour le gouvernement de Russie* contient une allusion à certaines questions qu'il avait traitées dans les « papiers que Sa Majesté Impériale n'a pas dédaigné de renfermer dans un de ses tiroirs lorsque j'avais l'honneur d'entrer dans son cabinet ... »⁴ Il y eut donc dans la bibliothèque de l'Impératrice, le compte rendu de ses discussions avec Diderot. Richement relié aux armes impériales, renfermé dans un bel étui de maroquin rouge, presque entièrement de la main de Diderot, le manuscrit disparut pendant soixante-quinze ans, pour revoir le jour, vers le milieu du siècle dernier, entre les mains d'un collectionneur russe qui refusa de préciser dans quelles circonstances il l'avait acquis. Réintégré dans la bibliothèque personnelle des tsars, son existence fut signalée, discrètement, à Maurice Tourneux, éditeur des *Œuvres complètes de Diderot*. Celui-ci en prit discrètement copie en 1881. En 1899, il publia les entretiens, regroupés rationnellement, dans son *Diderot et Catherine II*⁵. Déposé à la Bibliothèque impériale, le manuscrit disparut à nouveau pendant la révolution de 1917. Retrouvé en 1952 aux Archives centrales de Moscou, il figure actuellement au Département des manuscrits de la bibliothèque du palais d'Hiver, où il put servir de base à la présente édition.

Diderot et Catherine II fut publié, grâce à l'indiscrétion d'un bibliothécaire. La copie prise par Tourneux — hâtivement, subrepticement — était remplie d'erreurs et la confusion qu'elle entraînait fut augmentée par le fait que Tourneux crut bon de donner aux différents entretiens un groupement rationnel qui fit disparaître l'ordre chronologique du manuscrit autographe. Travaillant sur un microfilm de l'original, l'éditeur des

3. Denis Diderot, *ibid.*, Préface, p. IV.

4. *Œuvres complètes de Diderot*, t. III, p. 508.

5. Paris, Calmann-Lévy.

Mémoires a relevé dans le texte de Tourneux un total de 445 erreurs sur 399 pages, dont certaines défigurent littéralement le texte. « En résumé, déclare Vernière, il nous a rarement été donné de corriger un texte aussi dangereusement corrompu. »⁶ L'édition qu'il nous a procurée est donc le texte épuré des 66 entretiens, publiés d'après l'ordre chronologique dans lequel Diderot les rédigea, et enrichie de 25 illustrations montrant les pages du manuscrit comportant des annotations intéressantes, ainsi que des plans, des photographies et des gravures touchant les personnages et les lieux cités dans les entretiens.

Or, qu'est-ce qu'on trouve dans les pages de ces *Mémoires* ? Quoi, en effet, sinon le mélange de tout ce que l'on trouve également dans l'*Encyclopédie* : depuis le frère Ange jusqu'aux grosses forges, rien n'échappe à l'enthousiasme pénétrant de l'Encyclopédiste. Le frère Ange, détestable espion de son père, quarante ans plus tôt, au moment où Diderot terminait ses études à Paris, revient à propos d'une discussion des maisons de commerce. Vice-procureur d'un couvent des Carmes déchaussés, le frère Ange de 1773 est un banquier qui émet des lettres de change valables dans toutes les capitales d'Europe⁷. Et quant aux grosses forges, Diderot prend à partie sa bienfaitrice au sujet d'un impôt de huit kopecks qu'elle impose aux maîtres de forges, ce qui les amène à surcharger leurs fourneaux, au détriment du produit. Et puisqu'il est en train, il critique le fonctionnement du fourneau d'affinerie, l'absence d'une industrie de serrurerie et de clouterie pour absorber la production de fer, et le fait que la Russie abandonne à l'Angleterre l'industrie lucrative du plomb laminé⁸.

La variété des matières est étonnante. Il est question de l'administration de la justice et de l'établissement d'une fonction publique avec concours général. Quant à la monarchie, Diderot suggère qu'elle soit assurée par élection populaire. Ce n'est pas d'ailleurs la seule idée audacieuse qu'il émet, car il préconise également le divorce et l'enseignement aux jeunes filles de l'anatomie (d'après des maquettes de cire pourtant). Il y a même un lien entre ces deux questions, puisque les jeunes filles doivent savoir « à quoi s'en tenir sur les discours des hommes ... »⁹. Et le divorce, selon Diderot, aura tendance à diminuer le nombre des célibataires, « qu'on doit regarder dans un état bien policé comme des corrupteurs en titre »¹⁰.

Certaines de ses vues sont plus orthodoxes. Il dénonce le théâtre des collèges et recommande à sa place les exercices

6. Denis Diderot, *Mémoires pour Catherine II*, Préface, p. XXVI.

7. Denis Diderot, *ibid.*, p. 57.

8. Denis Diderot, *ibid.*, p. 255-256.

9. Denis Diderot, *ibid.*, p. 91.

10. Denis Diderot, *ibid.*, p. 205.

scientifiques publics. L'éducation y tient d'ailleurs une place importante, car certains de ces entretiens contiennent l'ébauche du *Plan d'une université* qu'il rédigera deux années plus tard. Les vues qu'il exprime sont celles du *Plan*; il préconise l'instruction publique, obligatoire et gratuite, souligne la valeur de l'émulation parmi les élèves et dénonce la punition corporelle. Il dénonce également le recours à la grammaire dans l'enseignement des langues, proposant à sa place des exercices de traduction. « On trouvera, dit-il, qu'en traduisant d'une langue étrangère dans la sienne, c'est proprement sa langue qu'on étudie (et le contraire). »¹¹ Il dénonce également la danse, la musique et la gymnastique, qu'il considère comme frivoles. Il préfère accorder aux élèves la liberté de jouer dehors et de s'exercer à la course, aux barres, à la paume. Ces idées étaient neuves à une époque où l'on astreignait les élèves à six jours et demi d'étude par semaine, onze mois par année, avec une demi-heure de récréation par jour.

Paul Vernière a bien fait de restituer aux *Mémoires* l'ordre établi par leur auteur. Il n'y a rien de Diderot dans le regroupement méthodique de Tourneux — comme nous le dit, en effet, Diderot lui-même dans le mémoire LIII: « Sur ma manière de travailler ». Il y a une spontanéité indéniable dans ces pages où nous voyons Diderot jeter sur le papier quelques notions clefs, rédiger un plan, le remplir d'un seul trait sur un feuillet à larges marges, dans lesquelles il ajoutera, au moment de relire, les développements accessoires qui lui viennent à l'esprit.

L'image de l'auteur qui nous arrive à travers ces pages est aussi variée que les matières qu'elles traitent: un Diderot cynique qui décrit la façon de se procurer la faveur du roi (« ... allez au ministre, allez au commis du ministre, allez à la maîtresse du commis et n'y allez pas les mains vides ... »¹²); un Diderot patriote qui pleure les malheurs de la France (« Ô nation si belle, il n'y a qu'un moment ! Ô malheureuse nation ... »¹³); un Diderot brutalement franc à l'égard de son souverain (« Madame, notre monarque est bien caduc ... jamais les dernières années d'un long règne d'un roi ordinaire, pour ne rien dire de pis, n'ont réparé les désastres des années précédentes. »¹⁴); un Diderot moins franc à l'égard de sa bienfaitrice, qui vient d'écrire une pièce (« Je puis protester à Votre Majesté Impériale, à qui j'ai promis la vérité, que la première souveraine de l'Europe sera, quand elle voudra, le premier poète comique de sa nation. »¹⁵).

11. Denis Diderot, *ibid.*, p. 140.

12. Denis Diderot, *ibid.*, p. 61.

13. Denis Diderot, *ibid.*, p. 21.

14. Denis Diderot, *ibid.*, p. 40-41.

15. Denis Diderot, *ibid.*, p. 73.

Mais l'image qui domine constamment dans ces pages où l'auteur lui-même est sans cesse en scène est l'image de la charmante naïveté d'un philosophe âgé de soixante ans, appelé à jouer si brièvement le rôle de confident — peut-être le seul confident véritable — de la redoutable Sémiramis du Nord. Il nous laisse d'ailleurs peu de doutes à l'égard de ses intentions en rédigeant pour Catherine ces *Mémoires* qui ne furent jamais destinés à la publication, qui dormirent pendant cent vingt ans dans leur bel étui de maroquin rouge, — et qui furent sauvés de l'oubli, grâce à une indiscretion. « C'est une belle chose que d'écrire, dit-il. Savoir comment les choses devraient être est d'un homme de sens; comment elles sont, d'un homme expérimenté; comment les changer en mieux, d'un homme de génie. »¹⁶

BLAKE T. HANNA

16. Denis Diderot, *ibid.*, p. 110.